

**L'ARPÈTE**

## L'AUTEUR

Serge Abiteboul est informaticien, directeur de recherche à Inria et professeur à l'École normale supérieure de Cachan.

Il est membre du Conseil national du numérique, ainsi que de l'Académie des Sciences et de l'Academia Europaea. Il a obtenu en 2013 le Prix Milner de la Royal Society.

Il a déjà écrit trois romans : *L'américain de Sèvres* (avec Yann Fradin), *Hirondelles sur le Web* aux Éditions Studio graph (avec Luc Blanchard) et *Le Livre d'Axel*.

Il est aussi blogueur : [abiteboul.blogspot.fr](http://abiteboul.blogspot.fr) et [binaire.blog.lemonde.fr](http://binaire.blog.lemonde.fr).

© éditions publie.net & Serge Abiteboul  
Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2014.  
ISBN 9782371774483

© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net

# L'ARPÈTE

SERGE ABITEBOUL

**publie.noir**  
UNE COLLECTION PUBLIE.NET



# PREMIÈRE PARTIE

*Nadia*





# À pleine bouche



La clocharde et le vieux bourge trapu s’embrassaient à pleine bouche. Il avait glissé sa main sous la veste orange de la vieille et lui pelotait le nibard. Le corps de la pauvre femme a été retrouvé le lendemain matin dans un square sinistre, les veines des poignets tranchées.

Les habitués du centre-ville de Sèvres connaissaient bien le beau visage ridé au cutter de la vieille, son épaisse chevelure blanche. Elle pouvait avoir dans les soixante ans, peut-être moins en intégrant les dégâts de l’alcool. Elle s’habillait en bohémienne, avec des robes larges et des vestes colorées. Elle s’installait à la porte du supermarché avec à ses pieds, le gros cabas qu’elle traînait partout. Elle suivait l’actualité sur sa vieille radio.

Quelqu’un l’a vue, un jour devant Shopi, expliquer gentiment à une gamine d’une douzaine d’années que son téléphone portable lui transformait le bulbe en marshmallow grillé. La petite lui a répondu un truc du genre : « y’a rien de prouvé » ; et la vieille avec son sourire lumineux lui a expliqué : « Que la cigarette tue, c’était pas prouvé. L’amiante, c’était pas prouvé. Le trou dans la couche d’ozone, c’était pas prouvé. C’est ta liberté, ma puce ! Mais c’est pas la bonne manière de le prouver. » La mère de la petite est sortie du supermarché et a mis fin à la conversation.

Le soir de sa mort, plusieurs personnes l’ont vue au centre-ville.

Un sous-directeur de banque qui promenait son chien :

– Ce soir-là, vers onze heures, elle était sur le parvis de l'église avec un vieux costaud, une espèce de camionneur avec pas mal de kilomètres au compteur. Je les ai vus qui s'embrassaient à pleine bouche. Le type ? Je dirais la soixantaine. Grand, massif. Mais pas de graisse, fort, puissant, avec un cou de taureau. Un visage bronzé, des cheveux blancs, très courts et des sourcils gris fournis, comme en guerre. Un pull marin, une parka noire, une casquette en cuir. Bien habillé, propre sur lui mais pas facile à ajuster. Ni ouvrier, ni bourgeois. Pas intello. J'ai pensé à un artisan.

C'est quand même précis pour la description d'un inconnu entrevu au hasard de la nuit.

Une nourrice à la retraite :

– Je rentrais d'un baby-sitting. Il devait être aux environs de minuit. J'ai vu la clocharde qui se disputait près du gymnase avec Luigi, son amoureux, un beau rital d'une trentaine d'années. C'est un SDF qui fait à l'occasion un peu de peinture ou de maçonnerie. Il loge dans un foyer, quelque part du côté de La Défense je crois. Ils étaient avec la bande de clodos habituelle. Il y avait aussi un vieux avec eux, que je n'avais jamais vu avant.

La nourrice a assez vécu pour ne pas s'étonner qu'une vieille SDF ait un beau jeune homme pour amoureux.

Le gymnase est sur le chemin entre l'église et le square Brugnat, où on a retrouvé le corps de la SDF.

Le soir de sa mort, elle s'est disputée avec ce Luigi. La jalousie peut-être. Un coup de sang. Deux coups de cutter.

Un suicide par dépit amoureux ? Un crime passionnel ?

Le récit de Luigi :

– Elle est arrivée au soir avec ce type que personne le connaît. Alors moi, je passe pour un con ? Elle le présente même pas. Quand on demande qui c'est, elle répond « une ombre ». Ça veut rien dire. Je veux un nom. J'insiste. Elle répond : « Appelle-le Procope ! » C'est quoi Procope ? On sait pas comment sa tête à elle, elle fonctionne. J'ai pas supporté les grosses pattes de ce porc sur elle. Je me suis écœuré. Je suis parti.

... Et toi à ma place ? T'aurais fait quoi ? J'ai peut-être crié un peu. Mais j'ai pas cogné. Pas de ça. Je cogne pas les femmes. Ni les vieux.

... J'étais loin et pendant que je dormais, la *mona*, elle est morte. Elle avait dit : quand le moment sera venu, je veux finir dans une fête, avec de la musique, du bon vin, des copains qui chantent, qui s'amuse. Tu parles ! Lui il arrive. Il prend un couteau. Il la saigne. Et elle meurt comme une chienne, sans personne pour lui tenir la main.

... Mais bien sûr que c'est lui. Il est là et elle est vivante. Il est plus là et elle est morte. Tu veux un dessin ?

... Mais il est fou lui ! Pourquoi j'aurais tué Princesse ? Elle m'appartenait pas.

... T'es con ? Pourquoi elle aurait fait ça ? Elle aimait la vie.

... Moi je suis parti à Levallois avec le type d'Espace, dans son camion. Tu peux vérifier. Je voulais plus la voir avec le vieux.

... Te bile pas le neurone ! Procope l'a tuée.

L'alibi de Luigi a été vérifié. Restait à prouver que Procope avait bien tué la SDF et évidemment à trouver qui était ce Procope.

Mohamed, un autre SDF qui était avec elle ce soir-là, se présente spontanément au commissariat de Sèvres, accompagné de Danièle V., une avocate qui passait par là par hasard. Allez comprendre pourquoi on se méfie des commissariats de police quand on s'appelle Mohamed.

Le récit sensiblement différent de Mohamed :

– On a passé une belle soirée. Sauf Luigi, l'amoureux de la folle. Quand il a vu sa femme avec Procope, il a crié pour pas perdre la face et il est parti. Plus tard, quand on n'a plus rien eu à boire, le vieux m'a donné de l'argent pour le Lidl. Une descente, ce vieux. Et les tunes qui vont avec. Mais moi je dis, c'était pas le genre à égorger une gonzesse avant de rentrer se coucher. Pour moi, elle s'est coupée les veines. Je sais pas pourquoi. Peut-être qu'elle a pas voulu éviter de nouvelles galères. SDF ça veut dire « sans désir de futur ».

Les premiers résultats de l'autopsie montrent qu'elle avait un taux d'alcool dans le sang à assommer un pilier de rugby. La SDF devait être quasiment dans le coma au moment de sa mort. Elle n'a pas dû souffrir.

# La femme qui valait des millions



Comme l'actualité est vaseuse, *Le Parisien* s'intéresse à la SDF qui trompe son amant de la cloche pour vivre une histoire d'amour à la belle étoile.

Les amants d'une vieille clocharde ? Des cas sociaux qui se contentent d'elle à défaut de mieux. Des pervers à la recherche de sensations glauques pour soulager leur libido ?

Dans les journaux, des personnes qui ont connu la clocharde racontent une intello bohémienne gaie et rebelle, passionnée de littérature et malmenée par la vie.

Une brève le lendemain dans *Le Parisien* :

« On apprend que le corps retrouvé lundi dernier dans le square Brugnat à Sèvres était celui de Nadia Dijkster, une Lyonnaise de soixante ans. On rappelle qu'elle a été vue vers minuit, à peu près une heure avant sa mort, en compagnie d'un homme du même âge qu'elle environ, grand, fort, bien habillé. Son « dernier amant » est activement recherché par la police. »

Et le lendemain dans le même journal :

« Nadia Dijkster était normalienne, agrégée de lettres modernes. Elle a enseigné pendant des années dans un lycée difficile de la banlieue lyonnaise. À cinquante ans, elle a rompu avec l'éducation nationale pour créer sa propre maison d'édition. Il y a trois ans, au dépôt de bilan de la société, au lieu de rester à Lyon et de

profiter du soutien de ses amis, elle a déménagé pour Paris. Elle s'est retrouvée à la rue et a découvert les habitudes qui rendent impossible toute réinsertion. Elle vivait apparemment ses revers de fortune avec philosophie, moins comme une descente aux enfers que comme une plongée consentie dans l'exotisme. »

Son curriculum assez flamboyant la promeut dans les médias à une place respectable, le 20h de France 2 :

« Quand elle était enseignante, Nadia Dijkster a longtemps vécu dans une caravane, refusant de posséder quoi que ce soit, distribuant autour d'elle le peu qu'elle gagnait. Proche des milieux anarchistes, sa maison d'édition publiait des écrits politiquement très engagés. Le dépôt de bilan serait en fait la conséquence d'une disparition soudaine et inexplicée de Nadia Dijkster, il y a un peu plus de trois ans. »

Dans un troquet de Boudon où elle avait ses habitudes, on ne parle plus que d'elle, la nouvelle gloire locale. Luis, le patron, un vieil anar, raconte à qui veut l'entendre qu'il garde un carton de fringues de la SDF.

Luis :

– Elle venait ici plusieurs fois par semaine. Le Côtes-du-Rhône, elle aimait ça. Elle ne crachait pas non plus sur le blanc-cass'. J'ai entendu à la radio que c'était une vieille alcoolo malheureuse. Vieille et alcoolo peut-être, mais certainement pas malheureuse. Quelqu'un sortait une guitare et elle vous alignait du Brel ou du Ferrat pour la soirée. Tellement c'était beau, on pleurait quand elle chantait « Ces gens-là ».

... Elle en connaissait des trucs. Une tête ! Elle était imbattable à « Qui veut gagner des millions ? ».

... Je lui ai proposé de squatter ma loge, sans obligation de consommer. Elle a pas voulu.

... Je lui garde un carton de merdier. C'est dingue que même clodo, il faut que tu entasses, que tu possèdes ton merdier à toi. Qu'est-ce qui nous définit ? Le volume de notre merdier ? Sa masse ? Sa densité ? La qualité de notre merde ? Que du papier, du merdier d'intello. Des fringues chics, du merdier de star. Je me demande bien ce qu'il y a dans le carton de... Nadia.

On sent qu'il a du mal à se faire au prénom. Comme d'autres, il l'appelait Princesse.

Sous la pression d'un petit groupe d'habitués, il finit par aller chercher le carton. Il le pose sur le comptoir.

Comme elle est morte, il s'autorise à ouvrir le carton, un peu en son hommage. Et comme il regarde régulièrement *Les Experts* à la télé, il enfile ses gants de ménage.

Le contenu : deux paires de chaussures, deux chandeliers en toc, un vieil Opinel rouillé, des morceaux de bougie, des colliers de pacotille, des fringues, des chiffons, du papier Q, quelques vieilles cassettes audio, deux romans d'auteurs qu'ils ne connaissent pas et trois tableaux roulés proprement ensemble, des petits formats. Le nom du peintre est écrit en lettres capitales sur le dos de chacun : un « Maurice Denis » et deux « Sebastian Chabbe ».

Les clients se sont rapprochés pour mieux voir. Le gardien de l'immeuble d'à côté propose :

- Des peintres célèbres ?
- J'ai entendu parler de Maurice Denis, assure un autre client.

Le cliché s'épanouit dans des sourires entendus : « la SDF était millionnaire. »

Un habitué lance une recherche sur son iPhone et après quelques instants, il lit :

– Maurice Denis, 1870-1943, est un peintre, décorateur, graveur, théoricien et historien de l'art français. Il a fondé avec Paul Sérusier l'école des Nabis.

Il précise, après quelques instants passés à lire une autre page :

– Un peintre de Wikipédia, ça vaut de la tune. Et des tableaux de Maurice Denis sont exposés au Musée d'Orsay.

Ils l'observent qui pianote sur son téléphone en attendant avec impatience que les sites s'effeuillent. Son commentaire brise le silence :

– Des faux « Maurice Denis » circulent. Je parie que celui-là est faux.

Soupires de déception.

Le patron se lasse et lui demande de regarder du côté de l'autre peintre. Après un petit moment de silence, l'habitué reprend la parole :

– J'ai du Sebastian Chabbe en vente sur eBay. Ça vaut quelques milliers d'euros, dix mille, peut-être plus. C'est pas le Pérou. Moi, si je dois gagner au Loto, c'est le gros lot ou rien !

Grimaces de fantasme évanoui. La vieille n'était pas millionnaire. Ils auraient dû se douter que, quand on est riche, on ne dort pas à la cloche. Une SDF millionnaire, c'est que dans les romans.

Et une vieille SDF qui embrasse un bourge à pleine bouche avant de mourir, c'est dans la vraie vie ?

Un client propose :

– On l’a peut-être assassinée pour lui voler les tableaux.

Pour quelques milliers d’euros. On a vu des meurtres pour moins que ça.

Le patron ne peut s’empêcher de penser, que, sans doute, pour certains, elle ne valait pas plus, la clocharde du square de l’église.

Le vieil anar a fini par siffler la fin de la récré et refermer le carton. Puis, il a payé sa tournée. Comme il ne savait pas quoi faire du carton, les habitués l’ont convaincu de le porter à la police.

Il a craché par terre avant de pousser la porte d’un commissariat de police pour la première fois de sa vie. Il a été surpris quand la guichetière lui a fait un beau sourire. Il voulait être clair : il n’était pas là pour aider les flics mais juste pour se débarrasser d’un carton encombrant. Il a eu du mal à expliquer cela au beau brin de fille, avec ce qu’il faut là où il faut, qui lui demandait : « Que puis-je faire pour vous, Monsieur ? », avec un sourire à damner Kenneth Rexroth.

Le début de paix qu’il aurait pu faire avec les flics s’est vite effrité quand deux policiers l’ont questionné pendant plus d’une heure.

Le reste de l’après-midi, son troquet n’a pas désempli. Luis a monté le son de la télé quand la présentatrice de France 2 a abordé « son » meurtre :

« Rebondissement dans l’assassinat du square Brugnat ! Des affaires de la morte ont été retrouvées dans un café de Boudon, notamment un tableau de Maurice Denis et deux d’un peintre encore vivant, Sebastian Chabbe. Même si les tableaux représentaient une certaine valeur, comme Nadia Dijkster ne les

avait pas avec elle, il semble peu probable que le vol ait été le mobile du crime. »

La présentatrice interviewe Betty Biche, experte en art contemporain, une belle noire très classeuse, qui explique que, selon elle, les deux Sebastian Chabbe sont authentiques, le Maurice Denis aussi ; même si elle suggère une expertise plus poussée. La journaliste explique que le peintre Sebastian Chabbe lui-même avait été mis en examen un an plus tôt pour un trafic de faux tableaux, justement des Maurice Denis et que l'affaire s'était terminée sur un non-lieu.

Elle questionne Betty Biche qui répond dans un sourire lumineux : « Je ne vois pas pourquoi Sebastian Chabbe s'amuserait à faire des Maurice Denis. C'est idiot. Il fait des Sebastian Chabbe. »

La caméra fixe la présentatrice qui fixe le téléspectateur, laisse passer une seconde pour faire monter la tension, préparer au scoop. Puis elle lance : « Nous avons appris de source sûre que l'homme qui était ce soir-là avec la clocharde, celui qui embrassait la clocharde devant l'église, a été formellement reconnu. » Elle a un peu traîné sur le « formellement ».

Ensuite, un blanc, une respiration un soupçon trop longue. Mais qui c'est que c'est que ça pourrait bien être ce vieux tordu qui était ce soir-là avec la clocharde, celui qui embrassait la clocharde devant l'église, et qui a été formellement reconnu. Le suspense est insoutenable.

La présentatrice kiffe de connaître la réponse quand la masse informe de ses spectateurs l'ignore encore. Suspendus à ses lèvres, ils n'en peuvent plus d'attendre la révélation.

La présentatrice annonce : « Il s'agit de Sebastian Chabbe. »

Et de conclure : « Le peintre a disparu depuis la mort de Nadia Dijkster. Il est activement recherché par la police qui semble privilégier la piste du meurtre. »

# Groupe Série noire



À : bhuti.koirala@nepalimail.com

Je sais que tu fais des recherches sur Sebastian Chabbe. (Juste parce qu'il a peint le tableau au-dessus de ton lit ? C'est dingue.)

J'ai passé la soirée d'hier dans le troquet de Luis. Trop cool ce qu'il m'a raconté sur Nadia. Dès que j'ai cinq minutes pour taper mes notes, je t'envoie ça par courriel.

Je suis aussi tombé par hasard sur le blog de quelqu'un qui dit être l'ami de Chabbe.

# Parle-moi de lui



*(Extrait du blog)*

Sebastian Chabbe est un ouvrier devenu artiste, qui partage sa vie entre Boudon et Paris, où il peint, et la Sologne où il sculpte. Un prolo qui s'éclate dans une vie de bourgeois. Un infidèle chronique, marié à la même femme depuis toujours. Un mécréant qui passe son temps à parler de religion. Un créateur de monde virtuel du Web qui ne sait pas envoyer un courriel.

Il a été vu avec la clocharde juste avant qu'elle ne meure de façon douteuse. Il est le mystérieux amant. S'il était resté s'expliquer, la police aurait peut-être conclu que la SDF s'était suicidée. Mais depuis ce soir-là, il a disparu. Pour parler comme les roast-beefs, il est devenu le témoin numéro un. Pourrait-il l'avoir assassinée ?

Sebastian n'est pas un saint. Une mort violente collerait assez bien avec sa vie amoureuse si compliquée, ses nombreuses aventures, son épouse Arlette complètement cinglée. Il serait mort assassiné par elle ou par un cocu jaloux, je ne dis pas. Mais est-il, lui, capable de meurtre ?

Il ne tuerait sûrement pas pour de l'argent ! Par amour ? Il lui faudrait être capable d'aimer assez pour ça. Ou de haïr assez. Je ne crois pas. Pour se venger ? Pour se défendre ? Avec une clocharde, ça ne le fait pas. Pour rendre service. C'est peut-être

son point faible. Il ferait n'importe quelle connerie pour ne pas dire non à un ami. Mais à qui pourrait servir la mort d'une SDF ?

Les flics finiront par coincer Sebastian Chabbe ; mais ça peut prendre du temps. Il a des amis qui n'hésiteront pas à l'aider. Je n'hésiterai pas à l'aider.

# Ni Dieu ni maître



Comme la soirée est déjà avancée, le troquet de Luis est, avec le McDo, une des rares zones de vie du coin.

Soirée d'habitues. Au bar, la conversation se branche assez vite sur le meurtre de la clocharde. Un ami de Luis, typographe à la retraite, Maurice Freman, qui a connu Nadia Dijkster, raconte :

– Nadia est arrivée à Paris il y a deux ou trois ans. Au début, elle squattait une usine désaffectée dans le Bas-Boudon.

– Oui. Une splendeur. Mais, maintenant, on dit Boudon-sur-Seine, corrige Luis.

– Plus ça change, plus c'est la même daube, affirme Freman. Princesse a été adoptée par les mecs de l'assoce, une bande de bobos qui se battaient contre la destruction de cette ancienne usine.

– Il faut te dire, Maurice, que je fais partie de ces bobos, déclare un des habitués.

– Plus grande est l'offense, plus grand est l'offensé. Je serais bien rentré moi-même dans votre assoce mais elle a un chef et les chefs me font gerber.

– Le président de l'association est un tyran ? rigole le membre de l'association. Tu le connais ?

– C'est un pote. Vous connaissez la différence entre un chef et un pruneau ? interroge Maurice.

- Non, répond quelqu’un au hasard dans son auditoire.
  - Aucune ! tu le sucés aujourd’hui et il te fait chier demain.
- Ni Dieu, ni maître ! marmonne le vieux typographe, plus par habitude que par conviction.
- Tu crois encore à ces conneries ? questionne Luis, qui aimerait bien y croire.
  - Si je ne crois plus à ça, je ne crois plus à rien. D’ailleurs, je ne crois plus en rien.

Silence nostalgie. Luis ramène la conversation sur le sujet :  
– Parle-nous encore de Nadia !

Suite du récit de Freman.

– Une nuit, un clodo s’est fait assassiner dans cette ancienne usine. Je vais vous raconter l’histoire. Deux Serbes squattaient dans l’usine, Mićo, un hyper violent d’une quarantaine d’années, et Božo, un jeune, simple d’esprit, qui lui servait d’esclave. Mićo rackettait les SDF les plus fragiles du quartier. Vers le 6 ou 7 du mois, il savait qui touchait le RSA et il récoltait sa dîme. Au début, il demandait juste une bouteille, un sandwich, un repas. Puis, il devenait exigeant et s’il le fallait, il faisait intervenir Božo qui distribuait les gnons. Mićo, lui, se contentait de brûler les papiers des plus récalcitrants. Pour un SDF, refaire ses papiers c’est la méga galère. J’en connaissais qui disparaissaient après la paye du RSA. Ils dépensaient tout dans un vrai hôtel et ne revenaient que quand il ne leur restait plus rien à se faire racketter. D’autres s’organisaient en petits groupes d’autodéfense. Les plus faibles payaient pour avoir la paix et une vague protection.

Un jour, Mićo a voulu s'en prendre à Nadia. Mais Božo, le simple d'esprit, était amoureux d'elle. Il paraît qu'elle l'avait soigné quand il était tombé en passant par l'entrée des squatteurs. On raconte aussi qu'il adorait quand elle chantait ses chansons. On dit même qu'elle avait couché avec, lui faisant découvrir un monde de tendresse aux antipodes de la brutalité de Mićo. Comme on ne sait pas grand-chose, on imagine ce qu'on veut. Ce qu'on sait, c'est que le simplet a refusé de la frapper. Il a désobéi au maître qui, de rage, s'est mis à le battre. Božo s'est laissé faire sans réagir. Mais quand Mićo s'est tourné contre Nadia, le jeune homme est devenu enragé. Big bagarre. Et, pour finir, l'esclave a planté un pieu en bois qui traînait par là, dans le ventre de son maître, plusieurs fois. Mićo a fini à la fosse commune et Božo en asile psychiatrique.

Ils ont enterré l'histoire, explique Freman. Ils ne veulent pas trop qu'on insiste sur la statistique qui dit qu'un SDF a plus de chance de mourir violemment que de mourir de froid. Tu sais que le clodo parisien a une espérance de vie de quarante-neuf ans, la même que celle d'un villageois en Afrique Centrale ?

Après quelques secondes de silence songeur, Freman poursuit son récit.

– À la mort de Mićo, Princesse a bougé pour le Pont de Sèvres. Elle s'est trouvé une autre bande, d'autres clodos. Je la voyais de temps en temps. Elle m'a parlé la semaine dernière de ce « Procope », le surnom qu'elle donnait à Sebastian Chabbe. Elle ne m'a jamais dit son vrai nom. Elle m'a raconté qu'il habitait dans le coin, qu'elle le connaissait depuis toujours, qu'ils s'étaient retrouvés par hasard récemment. Ils partageaient, en

souvenir du bon vieux temps, un petit plan baise entre adultes consentants. Mais c'est de Luigi qu'elle était amoureuse.

Nadia, c'est une intello. Genre, les émissions littéraires du milieu de la nuit qui citent des mecs, tu sais même pas qu'ils existent. Une folle avec un cœur grand comme une explosion d'étoiles, et assez de joie pour remplir plusieurs vies. Une princesse qui, pour gommer un naufrage, a arrimé sa chaloupe ici, où personne ne la connaissait. Elle a trouvé la paix jusqu'à ce que le passé la rejoigne.

C'est ici que s'arrête le récit de Freman.

Nadia et Sebastian, un amour d'antan un peu rassis, bien loin du cliché de l'éruption du volcan qu'on croyait éteint, deux lignes de vies qui divergent et se retrouvent ; et une des deux disparaît.

Pour comprendre ce qui les liait, il faut revenir au temps où l'artiste en germe fréquentait l'étudiante, à un de ces instants qui ont façonné leurs vies.